

çais, dont il affecta de parler avec le dernier mépris. La seule plainte qui sortit de sa bouche fut, lorsque par compassion, ou peut-être de rage, quelqu'un lui donna deux ou trois coups de couteau pour l'achever. "Tu aurais bien dû, lui dit-il, ne pas abrégér ma vie ; tu aurais eu plus de temps pour apprendre à mourir en homme. Quant à moi, je meurs content, parce que je n'ai aucune bassesse à me reprocher."

Le 9, M. de Vaudreuil, après avoir brûlé le fort et les villages d'Onneyouth, revint au camp, avec environ trent-cinq hommes, la plupart prisonniers français, dont il avait rompu les chaînes. Ils étaient accompagnés des principaux chefs du canton, qui venaient se mettre à la discrétion de M. de Frontenac. Ce général leur fit un accueil favorable, dans l'espérance d'attirer les autres ; mais il les attendit vainement. Il y avait dans cette troupe un jeune Agnier de qui M. de Vaudreuil avait appris qu'il n'y avait aucune apparence que les Anglais vinsent au secours de leurs alliés, et que la consternation régnait partout.

Sur cet avis, le conseil de guerre fut assemblé, et l'on y délibéra sur ce qu'il y avait à faire, pour mettre la dernière main à une expédition si bien commencée. M. de Frontenac opina d'abord qu'il fallait aller traiter le canton de Goyogouin comme on avait fait ceux d'Onnontagué et d'Onneyouth : non seulement cette proposition fut généralement applaudie ; mais on ajouta qu'après avoir ruiné ces trois cantons, il était à propos d'y construire des forts pour empêcher les sauvages de s'y rétablir. Cette dernière proposition fut approuvée comme la première : le chevalier de Caillières s'offrit à demeurer dans le pays, pendant l'hiver, pour exécuter ce projet, et son offre fut d'abord acceptée. M. de Maricourt et quelques autres officiers, la plupart Canadiens, furent nommés pour y rester sous ses ordres ; mais on ne fut pas peu surpris, lorsque, dès le soir même, le général déclara qu'il avait changé de pensée, et qu'il fallait se disposer à reprendre la route de Montréal.

Ce fut vainement que M. de Caillières et quelques autres voulurent lui faire des représentations, et que le mécontentement se manifesta même assez hautement, surtout parmi les Canadiens et les sauvages du Sault St. Louis : laissant murmurer les sauvages et tous ceux qui n'approuvaient pas sa résolution, il partit dès le même soir, et alla camper à deux lieues de son fort. Il s'y rendit le lendemain, et le fit raser. Il s'embarqua le 11, et arriva le 20, à Montréal, n'ayant perdu que six hommes dans son expédition.

Il est certain que le comte de Frontenac s'arrêta en très beau chemin, et qu'il lui eût été facile de réduire au moins les Goyogouins ; et sa conduite en cette occasion donna lieu à divers soupçons, qui ne pouvaient pas être tous bien fondés. Charlevoix, en rapportant tout ce qui se dit alors sur son compte, réussit assez